

François Vezin

Trakl

Questions de traductions

Même si son importance pourrait n'être qu'apparente ou, tout au moins, relative, l'examen de la question des traductions de Trakl n'en est pas moins indispensable pour qui s'inquiète de l'épaisseur de secret dans lequel se retranche toujours cette poésie. Partons d'un exemple : aux yeux de Philippe Jaccottet des traductions de Trakl faites par Gustave Roud ont mérité d'être publiées « vu la qualité exceptionnelle de la traduction ». Mais parler ainsi, c'est, semble-t-il, croire qu'on pourra encore arracher Trakl à l'incompréhension et à l'obscurité qui sont en France son lot en proposant de nouvelles traductions. Demandons-nous quand même si c'est vraiment en multipliant et en améliorant, si possible, les traductions que Trakl trouvera enfin l'audience qu'il attend. Bien sûr, des traductions soignées sont plus que souhaitables, mais sur ce plan la situation est-elle si défavorable? L'œuvre de Trakl étant fort brève, le lecteur français a pour chacun de ses poèmes les plus importants le choix entre quatre ou cinq traductions (Stierlin, Petit-Schneider, Roud, Berman, Rovini...). Prendre acte de cette situation n'interdit pas de penser que ce n'est pas faute de traductions — de bonnes traductions, s'entend — que la poésie de Trakl ne *pass*e pas en France. N'est-ce pas *autre chose* qui manque? (des repères? un « climat »? un écho?). Comparée à celles de Pavese ou de Kafka, l'œuvre de Trakl accuse un « retard » qui fait indiscutablement question. Et la question conduit inévitablement à s'interroger sur la possibilité de le traduire.

Que peut donner une traduction de Trakl quand elle bénéficie de toutes les compétences requises et qu'elle est servie par les meilleures ressources du goût et du talent? Dans le meilleur des cas, elle soutiendra de justesse la comparaison avec un poème moyen de Maeterlinck. Dans le pire, elle n'offrira à lire qu'une suite à peine intelligible de mots français. Dans ces conditions, il est vain d'espérer du lecteur français une commotion poétique de première grandeur. Une transcription dans le discours de « l'universel *reportage* », voilà tout ce que peut fournir une traduction à la curiosité qui a pu s'éveiller, par exemple, au témoignage de Rilke dans ses lettres à Ludwig von Ficker. Qui peut-elle intéresser sinon celui qui a *déjà* appris par des voies détournées que Trakl est un *grand* poète?

Mais alors dans quelle impasse nous trouvons-nous? Ne nous reste-t-il qu'à répéter encore et toujours que la poésie est intraduisible? Certes, traduire un vers comme

CALME BLOC ICI-BAS CHU D'UN DÉSASTRE OBSCUR

n'aboutira jamais, fût-ce avec la meilleure volonté du monde, qu'à un équivalent *invertébré* du genre de

Paisible aérolithe tombé par terre à la suite d'un sombre cataclysme.

Mais en pareille matière, le plus intéressant à dire, l'extraordinaire même, n'est-ce pas plutôt que la poésie, de façon paradoxale, pâtit, tout compte fait, beaucoup moins d'être traduite qu'on ne se plaît à le dire? Si misérables qu'elles puissent être, il y a toujours dans les traductions, comme par magie, quelque chose qui passe! Homère ne manque pas de lecteurs alors qu'il est notoire qu'il n'y en a pas un sur mille qui le lise à livre ouvert dans le grec seul. Il y a là un « fait poétique » peut-être un peu trop négligé. On l'a souvent observé, la « crise des fondements » qui sévit dans les sciences depuis un siècle environ, loin de freiner ou d'entraver le progrès scientifique n'a fait, au contraire, que stimuler puissamment et féconder la recherche. De même, les exigences accrues de la sensibilité moderne en matière de traductions n'ont guère dissuadé de traduire les poètes. Les éditions bilingues se multiplient qui s'en plaindraient? Mais il y a plus. Les poètes traducteurs se multiplient. Stefan George, à l'exemple de Baudelaire traduisant Poe, avait commencé en traduisant les *Fleurs du Mal* mais depuis, la conscience aiguë donnée par Mallarmé des *virtualités* du dire n'a nullement découragé Rilke de traduire Valéry, Pasternak de traduire Rilke, Jouve de traduire Shakespeare, Celan de traduire Mandelstamm... Traduire Dante, Gongora, Pindare, Hölderlin, c'est pour Iommi et la *Revue de Poésie* une entreprise *poétique* conçue et concertée comme telle.

GRANT TRANSLATEUR, NOBLE GEFFROY CHAUCIER

A combien de poètes contemporains ne pourrait-on transférer cette adresse d'Eustache Deschamps? On sera donc sage en laissant, comme il se doit, la « poésie pure » à M. de la Palisse et en reconnaissant que jamais on n'a autant traduit les poètes que maintenant.

Trakl, pour en revenir à lui, a abordé Rimbaud dans les traductions du nommé K. L. Ammer. C'est un point de biographie bien établi et qui prend date, on le sait, en 1908. Il n'est pas moins connu que Trakl n'a jamais traduit. Placé en frontispice des *Poèmes* de 1913, un hommage à Rimbaud qui n'a rien d'une traduction, *Les corbeaux*, est là pour donner le ton à une œuvre où, peut-on dire, presque tout n'est qu'une affaire de *ton*. D'être un poète foncièrement non traducteur, ce trait original qui appartient à Trakl est hautement révélateur (c'est de « la parole dans l'élément du poème » qu'il s'agit). Ce poète épris de Baudelaire, de Verlaine, de Rimbaud autant qu'un homme peut l'être, ne semble pas effleuré par l'idée de traduire un seul vers de ses auteurs de prédilection. Or il sait fort bien le français et il est, à l'égal de Luther, un maître de la langue allemande. Il faut penser à Cézanne qui savait par cœur les *Fleurs du Mal* et ne les a pas citées une seule fois dans ses tableaux, pour trouver l'exemple d'une retenue comparable. Quant à Heidegger on ne peut lire son essai sur Trakl sans être frappé par la façon rigoureuse dont il s'en tient toujours au seul texte du poète sans jamais dire un mot des poètes français dont Trakl était nourri. Consacrant des pages entières à l'adjectif *geistlich* (spirituel), jamais il ne fait mention du poème de Baudelaire qui a pour titre *Aube spirituelle* (et il ne renvoie pas davantage aux *Briefe aus der Abgeschiedenheit* — lettres issues de la discession (?) — publiées en 1913 dans la revue *Der Brenner* par K. B. Heinrich). En revanche s'il s'agit de traduire le titre *Verwandlung des Bösen*, si visiblement calqué sur

celui de Baudelaire, il semble s'imposer de le rendre *en français* par *Métamorphose du Mal* plutôt que par *Métamorphose du Malin* (cela s'est vu). Et pourtant, pas plus que *Sonia* n'est une traduction de Dostoïevski, ce poème en prose n'est une traduction de Baudelaire.

Que dire alors de ces « emprunts » si aisément identifiables qui foisonnent dans les poèmes de Trakl? Et d'abord s'agit-il exactement d'emprunts? Naïve façon de dire qui ne pourrait qu'inviter à une enquête sur les « sources », celle-ci rendant à César ce qui est à César selon les règles d'une probité lansonnienne. Et quelle méprise sur le sens à la fois grave et élevé que revêt fréquemment chez Trakl le mot *source*! Cependant, sans érudition spéciale, un lecteur français repère tout de suite quantité d'expressions qu'il connaît dans les poèmes de Trakl, résonances du *Bateau ivre*, de l'*Invitation au voyage*, des *Fêtes galantes*... Là encore, pas de traductions au sens convenu du terme mais, *geistlich* n'étant qu'un exemple de choix, elles justifient la formule classique selon laquelle c'est Baudelaire qui a fourni à Trakl son « vocabulaire ». Une traduction *française* a à en tenir compte. S'appuyant sur l'exemple donné de *Métamorphose du Mal*, on scraît même tenté d'ajouter qu'elle a à s'y tenir une fois pour toutes. Une fois pour toutes, certes, mais quand s'offre une équivalence clairement identifiable. Il y en a un bon nombre (le vin de l'assassin...) mais cela n'autorise pas pour autant à instaurer une facile « règle » de traduction car celle-ci trouverait vite ses limites.

Par exemple, là où Verlaine avait dit l'*odeur* du réséda, il est impensable qu'on traduise « *Resedenduft* » par la *senteur* ou le *parfum*, il « faut » retomber sur le français « odeur » et, peut-on dire, le traducteur français se trouve muni d'une sorte de lexique. Mais avec le titre *Geistliche Dämmerung* (= Spirituel crépuscule) tout se complique déjà puisque ce titre met en « concurrence » Baudelaire (*Aube spirituelle*) et Verlaine (*Crépuscule du soir mystique*) : il n'est plus ici de lexique qui tienne mais il saute aux yeux que nous avons à nous acquitter d'un haut-lieu de la *toponymie* traklienne. La solution habituelle — *Crépuscule spirituel* — est, bien sûr, pleinement défendable (que trouver d'autre?) et fâcheusement étroite en ce qu'elle semble établir entre Verlaine et Baudelaire une sorte de compromis honorable qui, en pareille question, n'a pas lieu d'être. Il ne saurait d'ailleurs y avoir de traduction *définitive*, M. Adrien Finck a bien raison de le dire (*Salzburger Trakl-Symposion*, 1978, p. 41), puisqu'il n'y a pas non plus de poèmes définitifs (ils comportent presque tous des variantes). Le problème posé par la traduction de *Geistliche Dämmerung* n'est quand même pas énorme — quiconque s'est essayé à des traductions de Trakl a vu pire! — et réduirait à l'impasse s'il n'avait pour vertu propre, sitôt posé ainsi en termes stricts de « traduction », de se laisser — disons — reléguer par l'intérêt *poétique* du confluent devant lequel le lecteur, qui s'en avise, se trouve placé.

Les cas de ce genre où la traduction *française* se trouve débordée dans son principe ne se comptent plus dès qu'on gagne en familiarité avec l'œuvre de Trakl. Toute technique de traduction se trouvant laissée sur place, l'intérêt se déporte vers autre chose qui tient à la poétique traklienne dans ce qu'elle a d'essentiel, qui nous met au contact d'une des grandes originalités de sa parole de poète.

Un changement de plan s'opère.

Il nous montre en Trakl un génie qui n'était pas moins européen que Mozart mais qui avait pour tout ce qui peut s'appeler « traduction » la robuste indifférence des Grecs de la grande époque. Traduire Trakl en français n'a alors de sens que si l'on entreprend par là de le traduire devant ses pairs, ceux avec lesquels il a soutenu un dialogue poétique qui n'a peut-être d'équivalent qu'en Hölderlin « traducteur » de Pindare et de Sophocle : *das dichterische Gespräch zwischen Dichtern*, dit Heidegger (le dialogue poétique entre poètes). Dans cette optique, l'idée de vanter la « qualité exceptionnelle » de telle ou telle traduction devient presque un contresens sur la *poésie* de Trakl. Que son œuvre soit tenue en toute spéciale faveur par les musiciens — Webern, Holliger, Togni... — ne serait-ce pas un signe que ce ne sont pas tellement des traductions au sens usuel que demande cette poésie? Mais Webern, demandera-t-on, sut-il se hausser au niveau de Trakl? N'a-t-il pas seulement cherché dans l'œuvre de son compatriote un point d'appui, un levier, un inducteur pour pallier le défaut de la MUSE? Et que dire de Bartok qui, *comme Trakl*, ne se rendit jamais à Vienne qu'à contrecœur?... Ces questions, dans lesquelles nous ne pouvons entrer maintenant, devront bien être posées un jour...

Plus que toute traduction, fût-ce la meilleure possible, ce qui compte en domaine français avec ce poète « chargé de famille », comme dirait Julien Gracq, c'est de l'ouvrir à son dialogue avec les poètes de filiation baudelairienne (peut-être même en y incluant Mallarmé et d'autres); il a autant compté pour lui, répétons-le, que pour Hölderlin son dialogue avec Achille, Antigone, les Titans. Mais un tel dialogue poétique, on ne le fait pas tenir dans quelque table de correspondance dont on pourrait munir une prochaine édition. Mettre sous les yeux d'un lecteur de Pascal des passages de Montaigne dont certaines *Pensées* sont d'évidents rappels est d'une utilité qui ne se discute pas. C'est ce qu'a fait, en parfait confrère de Lanson, Léon Brunschvicg dans une édition qui n'a pas été supplantée. Avec Trakl, la chose prend de toutes autres proportions que la constitution d'un appareil de notes aussi complet que possible car sa manière de mettre la poésie entière en jeu dépasse le cadre de tout catalogue de comparaisons. Pour nous ouvrir la voie qui convient, il y a deux remarques d'une pensée très accordée à celle de Trakl qui peuvent nous être de secours : « Dans le grand art, et c'est du grand art seulement qu'il est ici question, l'artiste reste, par rapport à l'œuvre, quelque chose d'indifférent, à peu près comme s'il était un passage pour la naissance de l'œuvre, qui s'anéantirait lui-même dans la création. » Cette première citation de Heidegger est empruntée à *L'origine de l'œuvre d'art* (p. 42). La seconde, tirée d'*Acheminement vers la parole* (p. 19), vient aussitôt après la lecture d'un poème de Trakl : « Qu'il en soit l'auteur, dit Heidegger, n'a pas d'importance; aussi bien ici que partout où un poème est superbement réussi. La grande réussite supporte même que puissent être reniés personne et nom du poète. » Ces pensées de Heidegger, il est frappant de les mettre maintenant en regard de celles d'un poète comme Antonio Machado. Celui-ci disait : « ... la vraie poésie, c'est le peuple qui la fait. Entendons-nous : elle est faite par quelqu'un que nous ignorons ou que, tout compte fait, nous pouvons ignorer sans préjudice d'aucune sorte pour la poésie » (*Juan de Mairena*, tr. fr. p. 202). L'accord complet

de Machado avec Heidegger apparaît plus encore là où on lit : « Les œuvres poétiques vraiment belles... sont rarement d'un seul auteur, autrement dit : ce sont des œuvres qui naissent seules à travers les siècles et les poètes; parfois malgré les poètes, bien qu'évidemment en eux... » (p. 102).

L'important dans ces citations n'est pas tant l'idée d'écarter du poème les faux prestiges de la performance individuelle que celle qui conduit à saisir qu'UN POÈME A PLUSIEURS AUTEURS, celui auquel on l'attribue habituellement n'étant important qu'en fonction des autres. N'est-ce pas celle qui peut placer dans leur vraie lumière les si nombreuses « réminiscences » de Hölderlin ou de Rimbaud qui sont repérables dans l'œuvre de Trakl? Non, bien sûr, il ne s'agit pas de traces résiduelles, pas davantage de « reconnaissances de dettes » mais des témoins d'une « coopération » entre poètes concernés : « Quel génie pour être un poète; quelle foudre d'instinct renfermer, simplement la vie, vierge, en sa synthèse et loin illuminant. »

Dans cette *lumière* toute enquête positiviste de source se trouve bannie d'elle-même mais non toute recherche d'influence si l'idée se fait jour que c'est en sa vérité *réroactive* que l'« influence » apparaît le mieux. Pensons, par exemple, au *Magnificat*, un des plus beaux poèmes qui soient (prédilection, là encore, des musiciens), il est fait, comme on sait, d'un montage de citations de l'Ancien Testament réalisant par là la prouesse d'un poème où il est rigoureusement impossible d'identifier un auteur au sens habituel du mot; il y a tant de termes et de figures bibliques dans la poésie de Trakl... Considérons encore *Splendeurs et misère des courtisanes*, ce titre non moins baudelairien que *Brise marine* alors que Balzac, à la différence de Mallarmé, n'a évidemment pas pu subir l'« influence » des *Fleurs du Mal*. Cette notion d'influence, décriée à si juste titre, qui ne voit qu'elle ne demande qu'à reprendre vie dès lors qu'on l'emploie à rebours, qu'on s'aventure à parler de l'influence de Rilke sur Louise Labbé, l'influence de Van Gogh sur Millet, l'influence de Bach sur Vivaldi? Nous reconnaissons alors nos grandes émotions artistiques dans ce qu'elles ont de plus pur et de plus fort. Faire cela sans défi à l'historisme, sans « renverser la vapeur » pour nous soulager de tout l'évolutionnisme accumulé dans nos représentations depuis le XIX^e siècle, mais par souci de la rigoureuse vérité de l'art et par sens de la futurition poétique.

Trakl a moins été influencé par Verlaine, Rimbaud et Baudelaire qu'il n'a mis dans une lumière neuve et une musique originale la *poésie* même de Baudelaire, Rimbaud et Verlaine, nous les découvrant, oui, à nous, Français, sous un jour où nous ne les avons jamais vus. S'il faut vraiment rendre *Trübsinn* par *Spleen* et par rien d'autre, ce n'est jamais aucune antériorité chronologique qui l'imposera — se contraindre à traduire Trakl « en Baudelaire » ou « en Rimbaud » serait enfantin mais il s'agit bel et bien de traduire Trakl devant Baudelaire, Verlaine et Rimbaud pour d'autant mieux traduire ceux-ci devant Trakl, ce qui n'est jamais qu'une façon de traduire les uns et les autres devant la poésie elle-même.